

Le Morvan en 1943-1944 ou, “le temps des Maquis”

Par Jacques Canaux



"Le Morvan est un pays qui se reconnaît. Un pays qui, à lui seul, est une image, est une poétique, un sentiment", c'est ce que l'on pouvait lire sous la plume de Jérôme Lequime, dans l'éditorial du numéro cinq de "Vents du Morvan".

Or la reconnaissance d'un "pays" est basée en grande partie sur son histoire, récente ou lointaine, modeste ou grandiose, locale ou nationale. Cette histoire n'avance pas en continu, mais elle connaît des lenteurs et des accélérations.

Pour le Morvan la période des années 1943-44, constitue un des temps forts de son histoire, une période rare où ce pays, qui semblait rester un peu à l'écart des terribles secousses et même des simples soubresauts de l'histoire, émerge brusquement au premier plan. Le Morvan est alors admiré par les Britanniques, et le War-Office décide d'y organiser un maquis très puissant, ce sera le maquis Louis. Inversement il est craint par les Allemands, car il devient un refuge pour les "bandes" et est donc un problème pour la Wehrmacht. C'est le temps de la résistance, et c'est d'abord et surtout, durant le printemps et l'été 1944 "le temps des maquis".

Les promeneurs ou les randonneurs qui traversent le Morvan sac au dos, découvrent souvent, au détour d'un chemin forestier, ou dans une clairière, des panneaux indicateurs, des monuments commémoratifs, plus rarement quelques vestiges, ou quelques tombes, sous les frondaisons des grands arbres. On découvre ainsi au détour d'un sentier le petit cimetière franco-britannique dans les bois de Montsauche, ou le

monument aux victimes du maquis de Chaumard. Ce sont autant de repères qui jalonnent, d'Autun à Avallon, ou de Clamecy à Saulieu, des lieux de mémoire, derniers témoins de tous ces maquis qui s'étaient constitués dans ces multiples forêts, qui avaient fait du massif du Morvan, un refuge privilégié. Des chefs charismatiques, comme Paul Bernard, plus connu sous son nom de maquis "Camille" ont souhaité, cinquante ans après, que leurs cendres soient déposées dans ces bois où ils avaient souffert, espéré, et lutté, dans ces forêts où ils avaient vécu pendant des mois, parfois même pendant plusieurs années.

Des Anglais, des Ecossais, anciens parachutistes des S.A.S. (Spécial Air Service) sont revenus dans le Morvan, retrouver, à Montsauche, à Ouroux, ou à Planchez, leurs anciens compagnons d'armes, survivants de cette épopée, durant le mois de juin 1985... Durant l'été, chaque année, de multiples réunions, rassemblent dans les villages du Morvan, les anciens combattants de la résistance, dont les rangs sont de plus en plus clairsemés, autour des drapeaux, pour la cérémonie annuelle du souvenir, en l'honneur du maquis local. Lors des cérémonies du 8 mai 2001, Jean Longhi, ancien responsable départemental des maquis de la Nièvre, mémoire vivante des maquis du Morvan, demandait dans son allocution devant la stèle de Plainefas, aux nouveaux élus, de ne pas oublier cette période, et de continuer à honorer la mémoire des maquisards disparus, par-delà les générations.

Pour essayer d'évoquer les maquis du Morvan, qui ont depuis vingt ans, leur musée à la Maison du Parc Régional, installée dans le château de Saint-Brisson, on peut poser trois questions simples :

Pourquoi le Morvan a-t-il été une région véritablement idéale pour servir de refuge à de si nombreux maquis ?

Comment vont évoluer les maquis du Morvan, avec ces hommes qui "de chassés vont devenir chasseurs" ?

Qui étaient les maquisards du Morvan ? D'où venaient-ils ? Quel était leur âge ? Quelles étaient les catégories socio-professionnelles les plus représentées ?



▲ Juin 1985. Le groupe des S.A.S. anglais.
Photo prise dans les bois de Montsauche.

◀ (page précédente) Juin 1985. Traction avant remise en état par M. Broche-Pillon (Maquis Bernard) venu accueillir le car amenant le Cl. Guyon et les S.A.S. anglais à la limite du département de la Nièvre.

1 Quelles sont les principales raisons qui ont fait du Morvan une grande région de refuge pour les résistants en général, et un milieu si favorable au développement de nombreux maquis durant l'année 1943, mais surtout en 1944 ?

Avec une vingtaine de maquis homologués, le Morvan sera, avec la Savoie, le Limousin, l'Auvergne, et le Jura, une des régions françaises où le développement et l'action des maquis, seront les plus spectaculaires et les plus efficaces.

– L'abondance des forêts et des friches apparaît comme le facteur prépondérant.

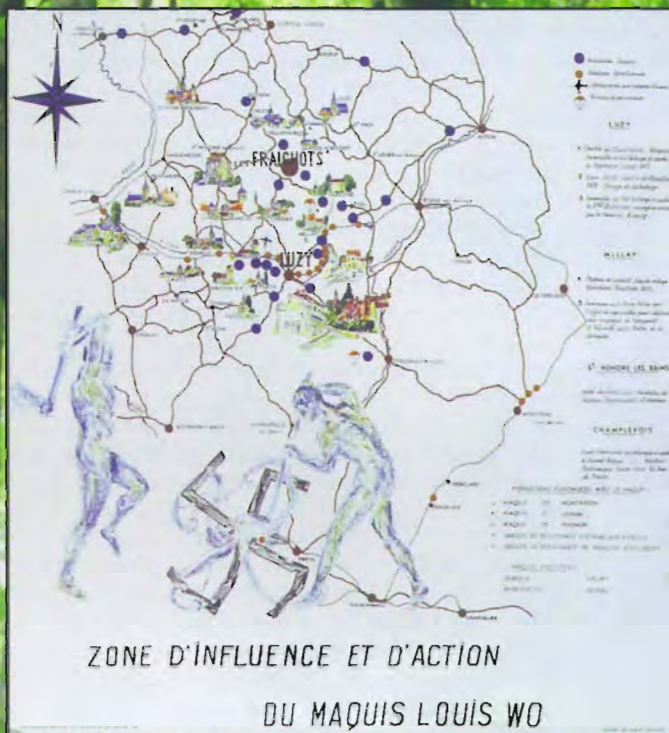
Le Morvan possède de vastes forêts domaniales, qui dépassent les 1.000 hectares, et le taux de boisement de certaines communes atteignait parfois 60 % de la surface, comme à Anost ou à Saint-Brissson. Les maquis **Camille, Bernard**, ou **Vauban** trouveront ainsi asile dans la forêt de Breuil-Chenue, le maquis **Socrate** dans celle d'Anost, et le maquis **Maurice** dans celle de Saint-Prix. A travers tous les sentiers forestiers, on pouvait aller d'un maquis à l'autre, comme du maquis de **Chaumard** à celui d'**Ouroux**. Non seulement les maquisards morvandiaux vivaient à l'abri de la forêt, mais ils vivaient aussi en grande partie de la forêt. Le bois permettait de construire les baraquements, les fougères séchées servaient de matelas, sans oublier le braconnage, dans les sous-bois, mais aussi dans les étangs, bien précieux pour améliorer l'ordinaire. Beaucoup de maquisards vont d'abord se cacher dans des chantiers forestiers... La forêt va aussi inspirer des pseudonymes pour les chefs de maquis, et l'on trouvera ainsi vers Clamecy le maquis **Le Loup**, et vers Bazoches le maquis **Sanglier**.

Cette forêt, protectrice et nourricière, joue un rôle fondamental : "La forêt est toujours apparue comme un refuge depuis le début de l'humanité. Les maquis en Europe pendant la seconde guerre mondiale, en Amérique du Sud encore aujourd'hui, en sont l'illustration. On s'échappe en forêt, mais en même temps on se ressource, on se forge une nouvelle identité. La forêt joue un rôle régénérateur. Il y a beaucoup plus qu'une fuite en forêt, il y a également le sentiment du renouveau... En fuyant dans la forêt on affirme sa liberté." (1)

– L'isolement du Morvan constitue le second facteur.

Les grandes voies de communication, routes et voies ferrées, contournent le massif, mais ne le traversent pas. Par contre l'axe Luzy-Autun sera fortement utilisé par les armées allemandes durant leur retraite. Les maquisards sont protégés par cet isolement. Les routes étroites et sinueuses, avec leurs innombrables lacets bordés de talus et d'épaisses fougères, constituaient un terrain très propice pour les embuscades et la guérilla. Des lettres de soldats de la Wehrmacht, interceptées par des maquisards, provenant de la Feldpost de Tournus, traduisent bien la crainte des soldats allemands lorsqu'ils devaient utiliser ces petites routes, et plus spécialement lorsque les fougères abondantes étaient susceptibles de dissimuler ceux qu'ils considéraient comme des "terroristes".

– Les habitudes d'autoconsommation, renforcées par la guerre, sont aussi un élément favorable. Dans de multiples exploitations familiales, on vit presque en autarcie. On cultive un peu de tout, y compris des céréales pourtant peu adaptées aux sols, on trouve même quelques vignes vers Tannay, et l'on élève partout des bœufs, des porcs ou des volailles. On tue le cochon à la ferme, on sale les jambons qui vont sécher sous les plafonds. Les maquisards trouveront ainsi chez les paysans ce qui fera la base de leur alimentation, à savoir la viande de bœuf, de porc et les pommes de terre. On refait fonctionner les vieux fours à pain,



comme celui de Lavault-de-Frétoy, qui servira au maquis **Socrate**.

– Le Morvandiau était habitué à une vie rude, et l'on savait aussi bien se priver qu'affronter des hivers rigoureux. Beaucoup de fermes n'avaient pas l'eau courante, parfois même pas d'électricité, et certaines postes rurales avaient un matériel tellement ancien que des officiers allemands chargés de les surveiller ne comprenaient pas leur fonctionnement ! Les difficultés rendaient ingénieux, et l'on était à la fois éleveur, bûcheron, agriculteur, et même un peu charcutier. Ainsi les centaines, puis les milliers de jeunes Morvandiaux qui vont fuir le S.T.O. pour chercher refuge dans les maquis, pourront s'habituer facilement à cette vie ingrate, et tenir le coup, là où des citadins du même âge n'auraient pu survivre que très péniblement. Les maquisards pourront donc se débrouiller, improviser, et ce n'est pas l'imagination qui manquait : On improvisera des charcuteries clandestines, comme celle de Passart à Luzy, qui fonctionnait de nuit, dans un garage ! Elle ravitaillera, non seulement le très important maquis **Louis**, mais aussi des maquis du Jura.

– Le fait que le Morvan soit à la jonction de quatre départements va être utilisé habilement. Les occupants avaient calqué leur administration sur la nôtre, et il suffisait donc à un maquis de se déplacer à la limite de deux ou de trois départements, pour dérouter ou compliquer les poursuites. Les Allemands parleront ainsi de "l'insaisissable maquis **Vauban**" qui multipliait les actions aux confins de l'Yonne, La Nièvre et la Côte d'Or. Les mille neuf cents hommes du maquis **Verneuil** vont trouver une installation définitive au hameau des Iles Ménéfrier, à la limite exacte de l'Yonne et de la Nièvre. Le nomadisme des maquis sera un excellent moyen d'échapper aux repérages, comme le maquis **Socrate**, qui

aura huit emplacements différents, répartis sur trois départements. On pourrait y ajouter quelques éléments secondaires comme le fait que le nom de nombreux hameaux soit aussi celui des gens qui y habitaient etc... et que certains noms de famille se répétaient en plusieurs endroits, ce qui pouvait être habilement utilisé. Ainsi le matériel de sabotage et les armes qui arrivaient clandestinement à la petite gare de Luzy, étaient réceptionnés par le chef de gare Joseph Pinet qui travaillait avec le maquis **Louis**. Ces curieux colis étaient théoriquement destinés à un certain Perraudin, or il y en avait une bonne vingtaine dans les alentours, ce qui permettait de faire une recherche toute fictive du destinataire...

– Enfin il faudrait aussi tenir compte des mentalités et du contexte politique et religieux.

Le paysan du Morvan est en général fier, indépendant, individualiste. On supporte mal toute tutelle, que ce soit des administrations de Nevers, ou encore plus de Paris. Alors raison de plus pour rejeter l'occupation sous toutes ses formes ; sans oublier les multiples réquisitions abusives et mal réparties qui vont exaspérer les populations. Sur le plan politique, traditionnellement, le Haut-Morvan vote à gauche. La circonscription la plus caractéristique est celle de Château-Chinon - Clamecy, où le Front Populaire avait triomphé en 1936, avec l'élection du député Léon Bondoux. C'est un socialiste, fervent admirateur de Jaurès, que les maquisards viennent régulièrement trouver, en pleine nuit, pour soigner des blessés. Sa situation étant devenue intenable à Château-Chinon, il va rejoindre le maquis **Louis** en juillet 1944, cas exceptionnellement rare d'un député devenu officier dans un maquis. (2)

Les communistes constituaient aussi des noyaux actifs, aussi bien dans des villes comme Clamecy, que dans de petits villages comme Saint-Léger-Vauban (avec Armand Simonnot) ou encore Brassy

(avec René Gillot). Si les communistes inscrits au Parti restent peu nombreux, on trouve beaucoup de sympathisants, comme Georges Moreau, fondateur du maquis **Le Loup**. L'arrestation de René Gillot est d'ailleurs significative de la crainte extrême que les occupants avaient des maquis du Morvan. En voyant arriver vers le village un convoi de huit véhicules militaires dont une automitrailleuse, il n'a pas imaginé que ce déploiement de forces le concernait uniquement.

Si la motivation politique est importante lors de la création des maquis, en 1943, elle l'est beaucoup moins par la suite puisque c'est la nécessité d'échapper au S.T.O. qui constitue la raison principale de la "montée au maquis". Si les communistes constituent 80 % des effectifs du maquis **Vauban** au printemps 1943, un an après ils ne sont plus que 20 %.

Sur le plan religieux, la présence des curés de campagne, très populaires dans leurs villages, et qui se sont engagés dans les maquis, ne doit pas être oubliée. Le pittoresque et courageux curé de Planchez-en-Morvan, Robert de Chabannes, va se nommer lui-même aumônier des maquis du Haut-Morvan, parmi lesquels on trouvait d'ailleurs un maquis F.T.P. (le maquis **Serge** de Gérard Drouin). L'abbé Bonin, curé de Millay, rejoindra le maquis **Louis**, après avoir condamné le S.T.O. du haut de la chaire de son église.

La répression brutale, menée par l'occupant, avec l'aide de quelques collaborateurs, ne va pas épargner ces prêtres, dont plusieurs seront exécutés, et parfois dans des conditions épouvantables. Le curé de Saint-Lazare d'Avallon, l'abbé Bernard Ferrand, l'abbé Bornet, curé de Glux-en-Glenne, ou encore l'abbé Roland, curé de Dunles-Places vont payer de leur vie leur engagement auprès de la Résistance. Pendant les violents combats du 14 août 1944, autour

Maquis de Chaumard



Le Morvan, grâce à son relief mouvementé, et au caractère des Morvandiaux, abrita une trentaine de maquis durant l'occupation allemande 1940-1944.

Le maquis de Chaumard a eu une histoire courte et dramatique de juin à juillet 1944.

Créé dans la forêt de BEAU-VERNOIS, dans un lieu isolé, près d'un ruisseau et accessible par un raidillon de 600 m, il constituait un refuge important sur la commune de Chaumard. Les résistants, très jeunes, provenaient en majorité des environs. En quelques semaines, le camp atteignit 162 hommes.

Un bataillon allemand de 200 hommes, des volontaires russes blancs, encercla le maquis le 31 juillet 1944 à 5h30 du matin. Le maquis fut brûlé et anéanti. Vingt-deux résistants furent tués, quatre furent prisonniers. Les survivants furent incorporés au maquis Bernard sur la commune voisine d'Ouroux.

Le raidillon mène aux restes du camp ; un monument est érigé à la mémoire des résistants. Il est possible de prendre le petit chemin pour passer à la "Roche d'Houssière" (point de vue), distance 600 m, 100 m de dénivelé, 20 minutes de marche.



de Crux-la-Ville, les Allemands iront jusqu'à faire ouvrir des cercueils, pour prendre le prêtre qui officiait "en flagrant délit de maquisard". Plusieurs moines de l'Abbaye Sainte-Marie de la Pierre-qui-Vire, vers Saint-Léger-Vauban, rejoindront le maquis Bernard. Mais le cas le plus original est sans doute celui du père Nathaël Carron de la Morinais, officier de réserve, qui quitta le monastère pour fonder son propre maquis sous le nom de capitaine "Norrac", dans la région de Prémercy, ce sera "le maquis du curé".

2. Voyons maintenant comment ces multiples maquis vont évoluer par delà tous les particularismes locaux, quelles ont été les principales étapes qui vont progressivement faire passer les maquis refuges du début, aux effectifs bien modestes, aux puissants maquis de l'été 1944, mieux armés et mieux organisés, qui vont souvent libérer seuls les villages du Morvan.

On peut essayer de reconstituer des périodes, de durées très inégales. Mais il est difficile de mettre sur le même plan des maquis très importants et très structurés qui vont durer près de deux ans (maquis **Camille** dirigé par Paul Bernard), avec des maquis beaucoup plus modestes qui vont durer à peine deux mois (maquis de **Chaumard** dirigé par Alexandre Octave). Ce dernier, fondé le 1er juin 1944, était anéanti le 31 juillet suivant. Mais, pour l'ensemble des maquis du Morvan, officiellement homologués, on peut retenir la même "périodisation".

Le noyau mobilisateur, souvent infime, qui ne regroupe guère que quatre, cinq ou six personnes est composé de résistants de la première heure, originaires du Morvan, ou de la région parisienne, obligés d'entrer totalement dans la clandestinité, de se cacher, de se réfugier au plus profond des forêts morvandelles. Vivant dans des conditions exceptionnellement difficiles, n'ayant pas d'armes, sinon quelques vieux fusils ou quelques revolvers de modèle ancien,

ils vont constituer l'embryon des maquis. A l'origine du maquis **Camille**, nous trouvons deux résistants "grillés" dans le département de la Seine, Jean Longhi (commandant Grandjean) et Paul Bernard (capitaine Camille) qui seront rejoints par trois jeunes réfractaires. A l'origine du maquis **Vauban**, nous trouvons également cinq personnes autour d'Armand Simonnot (Théo), qui est lui un authentique Morvandiau. Sa petite maison isolée au hameau de la Provenchère, vers Saint-Léger-Vauban, servira de refuge pour le petit groupe le jour de Noël 1943. Bien peu de maquisards pourront passer, dans les forêts, le très dur hiver 1943-1944, marchant en sabots dans la neige ou grelottant de froid dans des abris de fortune, en essayant de se faire du "café" avec des grains d'orge au fond d'une gamelle où l'on faisait bouillir de la neige fondue sur un vieux fourneau.

Le maquis-refuge, dont les effectifs augmentent plus ou moins vite, est soumis à des impératifs contradictoires. Il doit affirmer sa présence, en multipliant des actions spectaculaires, ou des sabotages, mais le manque d'armes l'oblige à rester sur la défensive. Le maquis-refuge est aussi un maquis-nomade, qui doit se déplacer en fonction des menaces ou pour trouver de meilleures sources de ravitaillement. Dans le Morvan, les premières actions sont souvent le sabotage des presses à foin (celle de Lormes sera sabotée deux fois en septembre et octobre 1943), la lutte contre les réquisitions, ou encore des actions sur des écluses du canal du Nivernais. La fragilité des premiers maquis leur impose une errance continuelle. Même ceux formés plus tardivement n'y échappent pas comme le maquis **Sanglier** (dirigé par Henri Dennes) qui en sept mois aura cinq installations différentes avant de se fixer à Bazoches. Mais l'augmentation des effectifs restera très faible jusqu'au printemps 1944. Au début de cette année décisive, le maquis **Le Loup** n'a que 16 hommes, le maquis **Bernard** 17, le maquis

Vauban 13, quant au petit maquis **Saint-Just**, vers Asnières-sous-Bois, il n'a pas survécu à l'hiver et a disparu !

Le maquis de combat va pouvoir se développer à partir de nouveaux facteurs qui vont lui permettre de ne plus être seulement refuge, mais point de départ pour des actions armées. Les parachutages, souvent tardifs, mais massifs, apportent des quantités importantes d'armes, de matériel et d'équipements divers. Certains maquis sont beaucoup plus gâtés que d'autres, et trois maquis du Morvan cumulent plus de la moitié de tous les parachutages : Ce sont les maquis **Bernard**, **Camille** et plus spécialement le maquis **Louis-War-Office**, qui recevra, par exemple, dans la seule nuit du 31 août au 1er septembre 1944, plus de vingt tonnes de matériel, armes, munitions, uniformes, médicaments, rations alimentaires, faux billets de 1000 francs, etc. On peut parfois s'étonner du contenu de certains containers, avec du thé, de la confiture, une canne à pêche, et d'impressionnantes quantités de papier hygiénique !

Mais il fallait aussi penser aux officiers britanniques, parachutés dans le Morvan, et qui apportent aux maquis un renfort considérable. Les combattants des S.A.S., les officiers des missions interalliées (Mission Isaac rebaptisée Verveine pour le Morvan), viennent encadrer et coordonner l'action, un peu anarchique, des maquis. Ils apportent avec eux des jeeps, également parachutées, des armes sophistiquées (fusils à lunettes, bazookas) et une technique éprouvée de la guérilla.

Les maquis peuvent sortir de la clandestinité et parfois organiser, durant l'été 1944, de véritables mobilisations, qui sont d'ailleurs parfois imprudentes ou prématurées. Aux deux extrémités du Morvan, deux maquis prendront l'initiative d'une mobilisation dans leur secteur : Vers Quarré-les-Tombes, c'est le maquis **Verneuill**, et vers Luzzy, c'est le maquis **Louis**, lequel fait placarder des affiches barrées de tricolore, et signées du député de la Nièvre, Léon Bondoux. Ce dernier maquis aura immatriculé, au total, à la Libération, le nombre impressionnant de 1902 volontaires. Comme l'avait bien résumé Jean Longhi, "de chassés, les maquisards sont devenus chasseurs..." et ils ne craignent pas de défiler, dans le village voisin, le jour du 14 juillet, comme à Liernais pour le maquis **Bayard**, ou à Creux pour le maquis **Le Loup**.

C'est tout naturellement que les maquis, renforcés par l'afflux des volontaires, et profitant de la retraite de la Wehrmacht, se transforment en maquis libérateurs.

Contrairement à une idée reçue, la grande "montée au maquis" ne s'effectue pas au mois de juin. Le lendemain du débarquement allié, donc le 7 juin, plusieurs maquis ne reçoivent que quelques volontaires (deux pour le maquis **Le Loup**) et parfois aucun. Les travaux des champs, nombreux durant ce mois, sont indispensables pour les paysans du Morvan, et ce sera en juillet que les effectifs des maquis vont monter en flèche, avec un rythme

d'enrôlement qui peut atteindre pour un seul maquis (Louis) plus d'une vingtaine par jour.

C'est le samedi 19 août 1944 que commencent les premières libérations et le triomphe de certains maquis, quittant leurs bois pour une entrée spectaculaire dans les villes ou villages du nord du Morvan, évacués par les garnisons de la Wehrmacht. C'est l'arrivée triomphale du maquis **Verneuill** à Avallon ou celle du maquis **Le Loup** à Tannay et Clamecy. On ne se contente pas de libérer les villages, ou les petites villes, mais parfois on commence immédiatement à arrêter les "collabos" et l'on installe de nouvelles autorités : à la sous-préfecture de Clamecy par exemple, avec l'arrivée d'Octave Noël. Dans le sud du Morvan la situation est différente, avec la concentration des troupes allemandes en retraite, en direction d'Autun. Le maquis **Louis** fait preuve d'une prudence exemplaire en abandonnant l'idée de libérer prématurément Château-



Chinon, et le 31 août ce maquis recevait encore des officiers britanniques parachutés. Dès le 15 août, le village d'Anost réservait un accueil enthousiaste à des parachutistes anglais, canadiens et écossais... Il est vrai que l'un d'eux arriva à la mairie, en kilt, le succès étant assuré.

Il faut ici souligner que tous ces officiers ou soldats alliés, parachutés dans le Morvan, garderont un souvenir remarquable de la région et une grande reconnaissance vis à vis de ses habitants. Les anciens des S.A.S., nous l'avons déjà mentionné, reviendront d'ailleurs, longtemps après dans le Morvan. Leurs témoignages sont exemplaires :

" Les chefs des maquis et autres officiers firent tout leur possible pour rendre notre existence dans les bois acceptable et utile. Mais c'est surtout aux paysans que nous devons tous nos remerciements. Ils n'hésitèrent jamais, malgré les nombreux risques qu'ils couraient. Ils nous nourrissent et nous logèrent, sans aucune pensée relative à leur propre sécurité, ou encore à leur porte-monnaie. " (4)

L'importance des maquis et la situation stratégique du Morvan avaient été à l'origine d'un vaste projet, envisagé par les Alliés, destiné à bloquer la retraite des armées allemandes, projet baptisé " Hérisson du Morvan ", les maquis ayant été les piquants redoutables de ce " Hérisson " guerrier, dans un Morvan un peu démesuré, puisque vu de Londres, il s'étendait sur la bagatelle de six départements, en englobant l'Aube et la Haute-Marne.

Il faudra attendre le lundi 11 septembre pour que tout le sud du Morvan soit libéré, en particulier la région de Saint-Honoré-les-Bains, Luzy, et enfin Autun. Les maquisards s'installent dans les cités et l'on pose pour la photo souvenir devant la mairie.

La plupart des Morvandiaux peut fêter la fin de l'occupation le dimanche 10 septembre mais, curieusement, dans certains secteurs, la ruée vers les maquis continue, avec des scènes pittoresques ou ridicules : On " monte au maquis " en plein jour, en sifflant " la Marseillaise ", sac au dos. De véritables petits convois se forment, à pied, à bicyclette, plus rarement avec des voitures à gazogène et, drapeau tricolore en tête, des résistants de la vingtcinquième heure rejoignent des maquis, alors que les anciens commencent à déménager ! Plusieurs centaines d'hommes rejoignent ces maquis devenus, en quelque sorte inutiles. Comment nourrir tout ce monde ? Le maquis **Louis** doit abattre deux bœufs par jour en septembre, et refuser de tardifs volontaires, comme ce châtelain venant dignement proposer ses services, escorté par son fidèle majordome ! Le maquis **Le Loup** aussi doit refuser du monde, avec une centaine de candidatures après le 11 septembre ! Il faut bien tourner la page, et au château de Bazoches, le 3 octobre, Henri Dennes, chef du maquis **Sanglier**, fête à la fois ses trente huit ans et la dissolution de son maquis. Des cérémonies, des défilés terminent la grande aventure des maquis, et sous les pluies diluviennes du mois de septembre, les hommes des maquis Bernard et Joseph participent à des cérémonies devant les monuments aux morts de Moulins-Engilbert et de Château-Chinon. Les maquisards les plus courageux vont continuer les combats en rejoignant les rangs de la 1^{ère} Armée française et s'amalgamer, plus ou moins facilement, à une armée régulière, où subsisteront un esprit, un idéal, et aussi un nom, le " **bataillon du Morvan** " et mieux encore, le " **Royal - Morvan** ". Les maquisards de la première heure, qui ont le plus souffert dès 1943, vont souvent retrouver l'anonymat et vivre modestement, comme mon ami Armand Simonnot, qui retourna à l'entretien de ses sapins et à sa petite maison de la Provençère.

3. Mais qui étaient-ils ces combattants ? On peut estimer à près de 9.000 l'effectif total des maquisards du Morvan, dont les deux tiers étaient véritablement armés. Ce nombre est considérable pour une région aussi faiblement peuplée. (20 habitants au km² en 1940).

Essayer de faire une petite étude sociologique de ces hommes n'est pas facile. Chaque maquis avait en principe un registre pré-

cis d'immatriculation, conservé souvent dans des archives privées. L'ensemble des renseignements sur les maquis a été centralisé au Service Historique de l'Armée de Terre, au château de Vincennes, pour que le maquis soit reconnu officiellement comme " Unité combattante de la Résistance ".

Cependant, ce qui frappe d'abord, dans tous les maquis, c'est tout simplement la jeunesse, l'extrême jeunesse de leurs combattants. Même certains de leurs chefs ont l'allure de " gamins ", comme Jean Chapelle, vingt et un ans, chef du maquis **Verneuil**. Cette extrême jeunesse peut surprendre, car on peut s'étonner de trouver des maquisards de dix-huit, dix-sept et même seize ans, qui en quelques semaines étaient censés devenir des combattants. Si l'on fait un calcul rapide de la moyenne d'âge de plusieurs maquis, on arrive à vingt-cinq ans, mais la moyenne tombe à vingt et un ans, si l'on écarte certains chefs beaucoup plus âgés (le commandant Camille Recouvreur, au maquis **Verneuil**, le " doyen ", avait soixante et onze ans). Parmi les victimes du petit maquis de Montaron, décimé le 10 juillet 1944, nous trouvons trois membres de la même famille, le lieutenant Lacharme et ses deux fils Guy et Bernard. Certains maquis vont " adopter " le ou les fils de résistants tués, ce qui fut le cas pour le maquis **Socrate** qui va accueillir le jeune Pierre Gey, âgé de seize ans, dont le père, Marcel, qui ravitaillait le maquis, avait été assassiné vers Saint-Hilaire en Morvan.

Il ne faut pas oublier, même si elles sont peu nombreuses, les femmes. Le terme de maquisard est masculin, mais, dans les maquis **Camille**, **Sanglier**, **Louis**, **Le Loup**, **Serge** etc... nous trouvons des " maquisardes ", qui sont très jeunes. Elles étaient très précieuses comme agents de liaison, justement parce qu'elles " n'avaient pas l'air de maquisards ". Beaucoup seront infirmières, et leur dévouement sera aussi discret qu'exemplaire.

Cette jeunesse de nos maquisards ne sera pas sans inconvénients. Comment éviter les indiscretions ou la témérité, l'insouciance parfois, l'inexpérience souvent ? Il faut tout apprendre au maquis, respecter la discipline, et surtout, utiliser, démonter et remonter un fusil anglais ou une mitrailleuse " Sten ", arme pratique certes, mais combien capricieuse !

Quant à l'origine géographique des maquisards, elle est en général locale ou régionale, mais il y a aussi des " Parisiens " qui sont revenus dans leur terroir d'origine. Nous trouvons au maquis de **Chaumard** 27 jeunes du village, mais aussi 16 de Paris et de sa proche banlieue. Au maquis **Le Loup**, 193 volontaires viennent tout naturellement de Clamecy mais il y a également 51 maquisards " parisiens ". En apparence on rejoint le maquis le plus proche, mais le choix est plus complexe. Des jeunes de Nevers traverseront tout le département, pour rejoindre le maquis **Louis** à cause de son rattachement au War-Office, et un jeune homme de Fourchambault rejoindra le maquis d'Ouroux après une marche épuisante. Deux médecins de religion juive, venant de Paris, organiseront l'hôpital du maquis d'Ouroux et mettront au point une remarquable antenne chirurgicale mobile, aux services de plusieurs maquis, circulant dans une superbe voiture prise de guerre des maquis, faisant partie de l'escorte du Maréchal Pétain. (5)

La répartition socioprofessionnelle montre, dans tous les cas, une majorité de jeunes paysans, et les agriculteurs constituent les gros bataillons des maquis (92 sur les 161 volontaires du maquis de **Chaumard**). Ce sont les paysans qui ravitaillent les maquis, ce sont leurs chariots tirés par des bœufs qui transportent les containers parachutés, et ce sont dans les fermes isolées que les maquisards blessés trouvent un lieu de convalescence.

L'analyse détaillée montrerait que, dans les grands maquis, toutes les professions ou presque sont représentées (plus d'une trentaine), mais il y a des nuances. Si l'on trouve relativement beaucoup d'instituteurs, on trouve peu d'officiers de carrière, exception faite des petites brigades de gendarmerie qui passent, avec armes et bagages, dans les maquis. Nous trouvons au maquis d'Ouroux des gendarmes de Clamecy, au maquis **Socrate** des gendarmes d'Autun et au maquis **Louis**, des gendarmes venus du Creusot.

Mais il faut insister sur un aspect oublié. De nombreuses personnes, travaillant aux P.T.T. en particulier, seront beaucoup plus utiles aux maquisards, en restant à leur poste, qu'en venant dans le maquis même. Le Commissaire Régional de la République (qui s'était installé un moment dans le maquis Bayard), Jean Mairey, rendra hommage, une fois installé à Dijon, à cette grande administration. Les P.T.T. seront un peu "l'œil et l'oreille de la résistance".(6) De même, si l'on ne trouve pas d'hôteliers dans les maquis, certains d'entre eux ont organisé des réunions pour les chefs des maquis, les ont ravitaillés, en vivres ou en essence, prenant des risques considérables. Les familles Clémendot à Saint-Brisson, Perraudin à Saint-Honoré-les-Bains, Tournois à Dun-les-Places, Santigny à Avallon, en sont de bons, et pour les deux derniers, de tragiques exemples.

Certains maquis ont une composition un peu originale. Le maquis **Louis**, commandé par deux capitaines du War-Office (un Français et un Ecossais) compte dans ses rangs des industriels originaires du Pas-de-Calais, un ingénieur de l'Ecole Centrale, et un autre des Arts et Métiers. Mais la hiérarchie traditionnelle est bouleversée, et ces ingénieurs combattent sous les ordres de sous-officiers, dont l'un était maçon, et l'autre agriculteur.

Préciser que la majorité des maquisards du Morvan étaient des célibataires paraît une évidence, et ils sont 147 au maquis de **Chaumard** (sur un total de 162), l'habitude étant, au début, de refuser les hommes mariés. Mais avec le "succès" des maquis, les pères de famille sont de plus en plus nombreux durant l'été 1944 et, il y en a 225 (sur 770) au maquis **Le Loup**. On peut s'étonner de trouver, à la fin, des pères de famille nombreuse maquisards, qui laissaient chez eux leur chère épouse avec quatre ou cinq enfants!

Mais est-il possible de séparer le village de "son" maquis? Cette coopération entre les paysans du Morvan et les maquis va entraî-

ner des tragédies. A défaut d'anéantir un maquis trop bien dissimulé (sauf lorsqu'il a été dénoncé), la Wehrmacht se vengera sur les villages, et les campagnes morvandelles vont payer très cher l'aide apportée au maquis. De Planchez à Anost, ou encore de Manlay à Dun-les-Places la liste est longue des villages martyrs.(7) En conclusion, l'action des maquis du Morvan peut apparaître exemplaire, malgré des erreurs, des maladresses, ou des "maquis-pirates" qui seront d'ailleurs assez vite désarmés par les maquis réguliers. Une page d'histoire s'est écrite dans les forêts du Morvan et un livre porte d'ailleurs le titre sympathique de "**Promenons-nous dans les bois.**" (8)

La conséquence en sera l'efficacité de ces maquis, et - exception faite de la ville d'Autun et de ses alentours -, le Morvan sera presque entièrement libéré par lui-même. De nombreux détachements de la Wehrmacht, qui avaient pu battre en retraite en bon ordre depuis Bordeaux ou La Rochelle, seront anéantis dans les forêts morvandelles, et les routes de Luzy à Autun ou de Clamecy à Avallon, seront jonchées de leurs débris calcinés.

Les maquis auront aussi le mérite de préparer "l'après libération". Venant des forêts et abandonnant les tentes en toile de parachute ou les baraquements des sous-bois, les légendaires "Préfets des Maquis" s'installent dans les salons lambrissés des palais de la République. La préfecture de Nevers allait ainsi accueillir le nouveau préfet Jacquin, qui avait auparavant déjà organisé une petite préfecture clandestine à Ouroux-en-Morvan.

On ne peut regretter qu'une chose : que tous ces lieux de mémoire n'aient pas été également sauvegardés, car il est devenu parfois très difficile de les retrouver dans la forêt morvandelle. Les maquis sont loin et à l'heure de l'Europe, c'est aussi celle des jumelages nombreux entre communes de Bourgogne et de Rhénanie-Palatinat. Celui de Lormes-Ulmen n'a que cinq ans, mais celui de Corbigny-Koborn en compte déjà vingt! Une page d'histoire a été tournée mais encore fallait-il l'avoir lue.



Notes :

(1) André Rauch, Professeur de sociologie à l'Université de Strasbourg.

(2) Le docteur Léon Bondoux, de Château-Chinon, est décédé le 28/09/1976. Il a été aussi un ardent défenseur des forêts morvandelles, et plus particulièrement en luttant pour la protection de celles qui avaient abrité les maquis.

(3) L'abbaye de la Pierre-qui-Vire a fait plusieurs fois l'objet de perquisitions allemandes en particulier en décembre 1943 et en février 1944. Des réfractaires, des juifs et des aviateurs alliés, seront cachés dans les bâtiments de l'abbaye ou à la ferme.

(4) Rapport de la mission "Verveine". Lieutenant-Colonel Hutchinson.

(5) Une voiture de luxe (Viva Grand Sport) avait été récupérée lors d'une attaque des maquisards vers Saulieu. Le Maréchal Pétain et son escorte allemande, partaient alors vers l'Allemagne, en traversant le Morvan, par Saulieu et Autun.

(6) Comité d'histoire de la Poste et des Télécommunications. "L'œil et l'oreille de la résistance", Editions Erès. Paris. Actes du Colloque des 21/22/23 nov. 1984.

(7) Marcel Vigreux "Les villages martyrs de Bourgogne" A.R.O.R.M. Avec la collaboration d'Angélique Marie. Préface de Pierre Meunier. 1994.

(8) Alec Prochiantz "Promenons-nous dans les bois. Un chirurgien dans la guérilla." Paris. Edition des Ecrivains. 1998.